

Ennio Floris

La résurrection de Jésus

Acte sixième : Les Écritures et le Christ

Une véranda adossée au rocher, ouverte sur un petit jardin de culture sauvage, non loin du tombeau. De petites tables et des divans. Au centre, une table, sur laquelle repose un rouleau des Écritures, et un fût, d'où pend le sindon. Sur la paroi du rocher une porte, qui donne sur les locaux de service. Par les portes, on voit les mêmes personnages qu'au quatrième Acte, et un nouveau, Eugène, marchant seuls ou à deux dans le jardin, regardant autour et se dirigeant d'abord vers le tombeau. Ils y entrent et en sortent, restant devant absorbés dans la prière. De là, ils s'approchent doucement de la véranda.

SCÈNE UNE

**(Maria Madeleine, Pierre, Jacques, Jean,
Thomas, Nicodème, Joseph, Salomé)**

JOSEPH *(Il tourne le parchemin du rouleau, s'arrêtant sur des passages qu'il lit tout bas).*

– Voilà... Isaïe, les chants du Serviteur... le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième... Ils nous offriront le modèle de la figure du Christ. Je crois que ce dernier suffira à lui seul pour nous engager dans une discussion au fond...

(Il laisse le rouleau déplié à cet endroit-là et se promène dans la véranda, regardant vers le jardin).

Oh ! Les voilà ! Je ne m'étais pas trompé ! Ils cherchent tout d'abord le tombeau, ils y entrent et, le trouvant vide, ils en sortent pour venir ici et rechercher Jésus... dans les Écritures ! Le trouveront-ils ? Le soupçon de ce bon diable de Thomas

nous a mis dans l'embarras : et si nous ne le trouvions même pas dans les Écritures ?

(Il va vers une porte, qui s'ouvre. Thomas entre).

THOMAS *(Apparemment joyeux).*

– Salut Joseph.

JOSEPH.

– Salut, Thomas ! Que tu es gai ! Qu'est-ce qui se passe ?

THOMAS.

– Ton tombeau, vide qu'il est, m'a fait penser à toi !

JOSEPH.

– Dois-je m'empresser d'y aller, pour ne pas le laisser vide ?

THOMAS.

– Non, au contraire, tu dois chercher à ne pas y aller... pour le laisser vide.

JOSEPH.

– Et pourquoi ?

THOMAS.

– Pour qu'il serve de lieu sacré qui révèle le mystère de la mort de Jésus, puisqu'il ne peut en garder le corps.

JOSEPH.

– Tu as raison ! Tu as deviné que je veux y laisser le rouleau des Écritures et le sindon.

THOMAS.

– Le moment venu, tu y entreras toi-même pour être le témoin de ce mys-

tère !

JOSEPH.

– Tu es pour moi un ami mystérieux qui s'approche de moi avec la douceur du sourire et la ruse du doute, ange et démon à la fois.

(En voyant Pierre et Jean en train d'entrer, il invite Thomas à s'asseoir).

PIERRE et JEAN.

– Salut !

JOSEPH.

– Salut, frères. Vous avez eu l'occasion de revivre, je crois, le moment le plus émouvant et le plus bouleversant de votre existence.

PIERRE.

– C'est inouï !

JEAN.

– Nous avons trouvé le tombeau tel que nous l'avions laissé, avec les signes.

JOSEPH.

– Pilate a voulu qu'on le tienne fermé pour les besoins de l'enquête. Heureusement, personne n'est venu, et moi, je veux le garder toujours ainsi : vide, mais avec les signes de son corps et de la parole de la résurrection. Allez, frères, trouvez-vous une place.

(Mais ils vont près du rouleau).

JACQUES *(Entrant, un peu éperdu).*

– C'est la première fois que je viens

ici. (*Amèrement*) J'aurais aimé que Monsieur mon frère fût venu me rencontrer... mais il n'est plus là, désormais, pour personne !

JOSEPH.

– Il t'apparaîtra au temps opportun, il est ton frère ! Ah, Excuse-moi !
(*Il va recevoir Nicodème et Eugène*).

NICODÈME.

– Salut, ami.

JOSEPH.

– Salut, ami, le rouleau t'attend, ouvert comme le tombeau, mais... pas vide pour autant, et tu sais bien t'y promener comme un Rabbín.

NICODÈME.

– Allons-y donc.

(*Il s'approche du rouleau, que Pierre et Jean cherchent à lire*).

Oh ! Vous êtes en pleine lecture !

PIERRE.

– Oh, non ! On a pris le plaisir de suivre de nos yeux cette parole de Dieu, qu'on a jusqu'ici seulement eu la chance d'écouter.

(*Il va prendre avec Jacques une place parmi les autres. À ce moment Maria entre furtivement dans la salle, sans que personne ne la voie, tous les yeux étant tournés vers le rouleau, et elle s'assied sur un banc proche de l'entrée*).

THOMAS (*S'étant aperçu de la venue de Maria, il se lève et se met à compter du doigt les invités*).

– deux, trois, quatre, cinq... Mais il y

a une rupture dans le nombre parfait des disciples de Jésus, car il en manque un : Maria.

Tous (*Se levant et tournant du regard tout autour de la salle*).

– Oui... Maria !

THOMAS (*À l'adresse de Maria, toujours assise près de la porte*).

– Maria, viens au milieu de nous, nous ne pouvons pas nous compter, car il nous manque le « un » !
(*Éclat de rire général*).

NICODÈME.

– Viens, Maria ! J'ai peur que notre recherche ne puisse pas parvenir à la compréhension des Écritures sans une intelligence d'amour.

MARIA (*Elle se lève et s'approche de Thomas, qui lui fait place. Elle s'assied*).

– Je m'excuse, frères ! Mon retour dans ce lieu a été pour moi une pénible épreuve. J'étais tellement prise de la rencontre que j'avais eu avec Jésus, que j'étais sûre qu'il serait venu à nouveau me rendre visite. Je l'ai attendu en tournant en rond dans le jardin... mais pour rien cette fois. Il n'est pas venu ! Je suis profondément troublée et pensive. Je préfère, frères, rester silencieuse. Je parlerai, si la conversation m'en offre l'occasion.

NICODÈME.

– Merci, Maria, d'avoir recousu la déchirure du nombre qui nous recouvre comme une tunique.

JOSEPH (*Se levant*).

– Je suis désolé d’être obligé de vous quitter, mais je dois me rendre chez le Procureur à cause du vol. C’est significatif que les deux enquêtes, celle sur le vol et celle sur la résurrection, malgré leur opposition, se déroulent en même temps, comme par complicité... Pour ne pas rester seul, j’invite Salomé à se joindre à moi, étant donné le rôle qu’elle a joué dans la découverte du tombeau vide et dans la plainte à son sujet.

SALOMÉ.

– Volontiers ! D’autant plus que le sindon me met en... relation avec les voleurs !

(*Elle se lève pour rejoindre Joseph*).

JOSEPH (*En levant les bras et en faisant signe de la main*).

– À tout à l’heure !

SALOMÉ.

– Au revoir ! Je serai votre témoin...

SCÈNE DEUX

(*Les mêmes et Eugène*)

(*Au moment où Joseph arrive au seuil de la porte, Eugène entre*).

JOSEPH.

– Salut, Eugène ! Tu as bien fait de venir. (*S’adressant aux frères*). Vous trouverez en lui un maître qui saura vous guider dans les méandres des Écritures. Recevez-le comme moi-même ! (*Il s’en va*).

NICODÈME (*À la rencontre d’Eugène*).

– Salut, Eugène. (*Ils s’embrassent*). Nous sommes heureux de t’avoir parmi nous, trouvant en toi un savant dans les Écritures et un philosophe.

(*En se tournant vers les frères*). Je vous présente Eugène, maître dans l’école d’Alexandrie. (*À Eugène*). Présente-toi, Eugène !

EUGÈNE (*se tournant vers tous*).

– Salut, frères ! Je m’appelle Eugène, et je suis ami de Joseph et de Nicodème, grec d’origine mais converti au Judaïsme, versé à la fois en philosophie et dans les Écritures. J’espère vous être utile dans votre recherche, qui sera aussi la mienne.

NICODÈME (*À Eugène*).

– Veuille t’asseoir à mes côtés... Nous sommes réunis, ami, pour discuter d’une façon libre et informelle, sur le surgissement en nous de la foi en la résurrection de Jésus, à la suite de la découverte du tombeau vide.

EUGÈNE.

– Je viens donc à propos... J’avais entendu parler de Jésus, aussi bien de son « évangile » que de ses fréquents conflits avec les interprètes des Écritures. Mais je n’étais pas au courant de sa condamnation par le Procurateur ni, non plus, du surgissement de la foi en sa résurrection.

NICODÈME.

– Le problème s’est posé à la suite de la découverte, après la Pâque, que son tombeau était vide. Maria et Salomé, les premières qui sont allées au tombeau, ont naturellement pensé qu’il s’agissait d’un vol. Épouvantée, Salomé en a porté tout de suite la nouvelle à nous et à Joseph, qui s’est estimé obligé de porter plainte.

Pierre et Jean, venus aussitôt eux aussi au tombeau, ont trouvé des signes (les bandelettes par terre et le suaire plié), qui leur ont donné à penser que Jésus était ressuscité. Mais, pour Thomas, ces signes ne différaient guère de ceux laissés par un voleur... À leur tour, les responsables du Judaïsme ont porté plainte, nous accusant d’avoir volé le corps, dans le but d’en annoncer la résurrection...

Dans le procès qui a suivi ces plaintes, Pilate nous a acquittés, de

même qu’il a délivré un non-lieu aux responsables du Judaïsme, contre lesquels nous avons porté plainte à notre tour, les soupçonnant d’être les véritables auteurs du vol. Enfin l’enquête sur le vol, bien qu’interrompue, reste toujours ouverte, acte officiel qui défie toute croyance en la résurrection.

EUGÈNE.

– Vous vous êtes alors réunis pour faire une enquête sur la résurrection de Jésus, comme cause possible de la disparition du corps !

NICODÈME.

– Tu vois clairement notre but. Au commencement, nous avons poursuivi une recherche qui avait la forme d’une enquête, dont le but était de savoir si le tombeau avait été vidé par la résurrection et non par le vol. Ce but de la recherche apparaissait d’autant plus justifié que l’enquête entreprise par Pilate, ayant été suspendue, donnait à croire qu’il n’y avait pas eu de vol. En effet, les accusés des deux plaintes en opposition, les responsables du Judaïsme et nous, avons été également acquittés.

Mais cette interprétation était fautive. Quoique suspendue, l’enquête reste ouverte jusqu’à la capture des voleurs et la découverte du corps de Jésus. Et bien qu’il apparaisse que Pilate laissera pourrir l’affaire, c’est plutôt pour une raison politique, afin de ne pas envenimer son pouvoir par la persécution et la torture, que par l’impossibilité de conclure. Si donc l’enquête se poursuivait sans que le

vol soit mis en doute, on ne voit pas comment on pourrait parler de résurrection à partir du tombeau vide.

EUGÈNE.

– Alors, votre rencontre s’est transformée en un débat, qui ne pouvait pas se poursuivre par une technique d’enquête mais par une dialectique idéologique.

NICODÈME.

– Tu en vois bien l’enjeu ! Nous sommes allés du tombeau vide à la mort de Jésus, pour en rechercher la valeur dans le cadre de nos principes de foi. Mais n’étant pas d’accord, nous nous sommes trouvés divisés en deux groupes, l’un autour de Pierre, l’autre de Thomas. Pour le premier, la mort de Jésus était comprise comme un sacrifice expiatoire des péchés des hommes, mettant fin à la condition de mort imposée par Dieu aux hommes, à la suite du péché originel. Pour le second, la mort était le sceau qui marquait de vérité le message prophétique de Jésus ; c’est dans ce message qu’on trouve la rémission des péchés que Dieu octroie à tout homme qui remet à son prochain les offenses qu’il en a reçues et qui, à son tour, lui demande pardon pour celles qu’il lui a faites.

EUGÈNE.

– Vos positions sont claires, mais elles vous opposent l’un à l’autre sans vous donner aucune possibilité de vous entendre... Vous avez ainsi recours aux Écritures pour savoir si elles offrent un appui à l’une ou à

l’autre de vos thèses respectives. Mais si vous voulez parvenir à donner une réponse bien fondée au problème de la résurrection, il convient d’avoir une approche directe de leurs messages sur le Christ.

PIERRE.

– Lire les Écritures ! Mais... il faut aussi savoir les lire. En venant ici, tu nous as trouvés en train de tourner le rouleau comme par jeu... parce que nous ne sommes pas parvenus vraiment à le lire.

EUGÈNE (*En indiquant Nicodème*).

– Vous avez, frères, un maître parmi vous, qui saura bien lire et vous guider dans la compréhension du texte.

NICODÈME.

– Non ! La tâche de leur lecture ainsi que de leur interprétation, nous te la confierons à toi, Eugène, théologien ainsi que philosophe. Moi, je demeure dans le rôle de modérateur.
(*En s’adressant aux autres*).

Quant à vous, vous êtes libres de parler selon la conviction de votre raison et de l’Esprit qui vous habite. La parole est à Eugène.

EUGÈNE.

– Jésus... Christ ! Deux mots, que vous unirez en un seul : Jésus-Christ, si la recherche vous est favorable. Mais si nous essayons de faire le chemin que les deux mots doivent parcourir pour devenir ce Nom, nous devons y mettre, frères, beaucoup de temps, au risque de nous perdre.

PIERRE.

– Heureusement que toi et Nicodème vous êtes là, pour nous remettre sur le chemin... Mais si nous étions seuls avec Thomas...

THOMAS (*En riant et en suscitant les rires*).

– Nous serions déjà rentrés à la maison !

EUGÈNE.

– Très bien ! Au lieu de prendre le chemin court, allant du tombeau vide à la résurrection de Jésus, chemin qui nous mène à une impasse, nous prendrons le chemin long qui part des Écritures pour aller au Christ, et du Christ à Jésus.

NICODÈME.

– Pour ce qui est du Christ, vous connaissez les quatre événements de notre Canon de foi : la création de l'homme comme personne immortelle ; le péché de celui-ci et sa condamnation à la condition d'être mortel ; la nécessité pour racheter les hommes de ce péché d'un sacrifice expiatoire, dont l'efficacité rédemptrice correspond à son ampleur, car ayant été commis par Adam, l'homme, il s'étend à tous les hommes. Or, pour qu'un homme ait une vertu suffisante pour racheter le péché de tous les hommes, il est nécessaire que sa personne possède toute la virtualité de la nature humaine. Cela est possible s'il est rempli de l'Esprit de Dieu. Tel doit être celui qui vient dans le monde en qualité de Christ.

PIERRE.

– Très clair ! Mais nous te prions de t'arrêter à un seul passage, car il nous serait impossible de suivre les Écritures dans beaucoup de textes.

THOMAS.

– Merci beaucoup aussi de ma part, car toutes les fois que je recours aux Écritures, je risque de me perdre dans les dédales de ses généalogies, de ses oracles, de ses bénédictions et de ses malédictions ! Mais cette fois j'ai l'espoir, avec vous, de ne pas m'égarer !

EUGÈNE.

– Allons, préparons-nous pour cette lecture ! Que deux d'entre vous viennent transporter le rouleau sur notre table, afin que tout le monde puisse suivre sur le parchemin les mots, dans le mouvement qui les mène à la parole.

(*Thomas et Jean se lèvent et transportent le rouleau sur la table.*)

THOMAS (*Tenant toujours ses mains sur le rouleau*).

– Est-il bien centré ? Est-ce que vous pouvez bien suivre l'articulation des mots en paroles ?

PIERRE.

– Déplace le rouleau un peu à droite.

THOMAS (*Il le déplace*).

– Peux-tu voir, maintenant ?

PIERRE (*Joyeux*)

– Parfaitement !

SCÈNE TROIS

(Les mêmes)

EUGÈNE.

– Parmi les multiples passages, je m’arrêterai à une suite de chants concernant le « Serviteur de Yahvé », qui remontent au temps de l’exil Babylonien et qui nous apparaissent comme les plus pertinents, et aussi les plus surprenants. Nous pensons qu’ils nous offrent l’image du Christ, sur le modèle duquel il sera possible de juger si Jésus est ou non le Christ attendu. Il suffira d’écouter attentivement le dernier de ces chants et d’y réfléchir sérieusement, sans hâte.

(Il s’approche du rouleau, sans le déplacer, et le regarde attentivement).

Oui, c’est bien l’endroit !

(Il roule légèrement le parchemin pour étaler le message dans tout l’espace de son écriture).

Vous voyez ?

Tous *(Excités par la nouveauté).*

– Oh : oui... Très bien !

EUGÈNE.

– Maintenant je vous prie, non de fermer les yeux, mais de vous concentrer pour écouter les mots qui deviennent parole... Je propose de

vous lire les affirmations les plus marquantes du chant du Serviteur, en vous priant de garder en mémoire le sens de ses énoncés.

(Il s’approche du rouleau et lit).

Tous, comme des moutons, nous
[étions errants
Chacun suivant son propre chemin
Et Yahvé a fait retomber sur lui nos
[fautes à tous
Maltraité, il s’humiliait, il n’ouvrait
[pas la bouche,
Comme l’agneau qui se laisse mener
[à l’abattoir,
Comme devant les tondeurs une
[brebis muette
Il n’ouvrait pas la bouche.
Par contrainte et jugement il a été
[saisi.

(Il reste brièvement en silence, pour que chacun puisse réfléchir).

Voilà le premier oracle du message : humiliation, jugement et souffrance du serviteur.

Parmi ses contemporains, qui s’est
[inquiété
Qu’il ait été retranché de la terre des
[vivants
Et qu’il ait été frappé pour le crime
[de son peuple ?

On lui a donné un sépulcre avec les
[impies
Et sa tombe est avec les riches...

Oui, sa mort.

(De nouveau un silence).

Yahvé a voulu l'écraser par la souffrance ;
S'il offre sa vie en sacrifice expiatoire,
Il aura une postérité et il prolongera
[ses jours
Et par lui la volonté de Yahvé sera
[comblée.

(Encore une pose).

À la suite de l'épreuve endurée par
[son âme
Il verra la lumière et sera comblé.

Mais il y a une dernière affirmation en conclusion de l'oracle :

C'est pourquoi il aura sa part parmi
[les multitudes
Et avec les puissants il partagera le
[butin,
Parce qu'il s'est livré lui-même à la
[mort
Et qu'il a été compté parmi les criminels
[minels
Alors qu'il portait le péché de la
[multitude
Et qu'il intercédait pour les criminels.

(Il laisse le rouleau ouvert et s'approche de Nicodème en lui parlant à voix basse. Puis, se tournant vers les frères).

Je vous laisse un peu de temps, afin que vous puissiez réfléchir sur ce message, vous rapportant aussi au texte pour mieux fixer ses paroles dans vos mémoires. Quant à Nicodème et moi, nous nous retirons aussi pour réfléchir.

(Tous deux quittent la salle).

SCÈNE QUATRE

(Les frères se divisent en deux groupes :
Pierre, Jean et Jacques ; Thomas et Maria Madeleine)

PIERRE.

- Fantastique ! Si j'avais ignoré que ce texte est prophétique, j'aurais été tenté de croire qu'il a été écrit par des gens qui connaissaient bien Jésus, tellement il correspond à la personne de notre maître ! Sa vie et, plus précisément, sa mort et sa résurrection, y apparaissent préfigurées, comme dans un modèle... Cela suffit pour affirmer avec certitude que Jésus est ressuscité, même si nous n'avons pas été des témoins oculaires.

JEAN.

– J'ai reconnu dans les souffrances du Serviteur celles que j'avais vues en Jésus sur la croix.

JACQUES.

– Allons voir de près ses souffrances sur les taches que les mots laissent sur le parchemin, si nous ne savons pas lire !

(Ils s'approchent du rouleau et regardent, en suivant du doigt, la ligne de l'écriture du texte).

JEAN.

– Dieu a voulu l'écraser par sa souffrance, afin que celle-ci soit un sacrifice expiatoire, un holocauste !

MARIA.

– Jésus a pardonné à ceux qui l'ont crucifié au moment même où se consommait son holocauste.

THOMAS.

– Ou peut-être faut-il dire qu'en Jésus la souffrance devient un holocauste au moment où il pardonne à ceux qui l'ont crucifié ?

MARIA.

– Oui, ça doit être ça, Thomas. Peut-être l'avais-je compris quand Jésus m'avait annoncé le pardon de Dieu pour mes péchés. Je m'étais proposé de passer ma vie en pénitence, en paiement de mes péchés, mais j'ai compris que ceux-ci avaient été remis par le pardon que j'avais demandé, et qu'il m'avait accordé.

SCÈNE CINQ

(Les mêmes, et Nicodème et Eugène qui reviennent)

EUGÈNE.

– Nous apportons une carte géographique, qui vous permettra de connaître les lieux où ce message a été donné.

(Il pose la carte en l'étalant sur la table. Les frères baissent la tête pour voir la carte de près).

PIERRE *(En tournant tout autour du doigt).*

– Voilà... nous sommes ici, à Jérusalem !

JEAN *(Regardant à son tour).*

– Et ce fleuve ? L'Euphrate... Babylone... *(Prenant la main de Pierre).* Pierre, regarde, Babylone !

PIERRE.

– Elle a été brûlée ! Tandis que nous, nous sommes toujours ici, à Jérusalem ! *(Il la pointe du doigt).*

EUGÈNE *(En posant sa main droite sur la carte).*

– On verra plus tard, si on en a besoin ! Quelles sont donc vos impressions, à la première lecture du message messianique ?

(Il se tourne et s'adresse à Pierre).

À vous, d'abord, qui croyez en la

résurrection. Est-ce que vous trouvez en Jésus des similitudes suffisantes pour vous faire penser qu'il est à l'image du serviteur de l'Éternel ?

PIERRE.

– Je trouve frappant que Jésus ait été, comme le Serviteur, objet d'un jugement qui l'a mené à la mort. En effet, les pharisiens ont vu en lui un faux prophète et un séducteur, et quant aux chefs du Judaïsme, ils l'ont traduit à la justice romaine pour qu'il soit condamné à mort comme subversif de l'ordre du Temple et de l'autorité de l'État.

JACQUES.

– Jésus est vraiment celui en qui Dieu fait retomber les péchés, aussi bien de ceux qui l'ont condamné que du peuple.

JEAN.

– Dans son procès, Jésus ne s'est-il pas comporté comme le Serviteur, qui n'ouvre pas la bouche, semblable à un agneau mené à l'abattoir ?

PIERRE.

– Et que dire de la valeur expiatoire des souffrances de Jésus, surtout par la torture de la mort sur la croix ? Souffrances et mort, qu'il n'a certes

pas supportées à cause de ses péchés !

JACQUES.

– Surprenante aussi m'apparaît la correspondance du vol du corps de Jésus avec l'allusion du texte aux deux tombes du Serviteur, dont l'une parmi les riches, et l'autre parmi les méchants. En effet Jésus, comme nous venons de le découvrir, a été dans deux sépulcres : d'abord le tombeau d'un riche, puis la fosse où l'ont jeté les méchants, qui l'ont volé.

JEAN.

– Quant à la résurrection, n'est-elle pas indiquée par la lumière que le Serviteur recevra à la suite de sa mort rédemptrice ?

JACQUES.

– Et aussi par l'élévation du Serviteur à un pouvoir, qui lui donne accès au partage du butin avec les Grands des Nations. À la suite de sa résurrection Jésus, étant le Christ par déclaration divine, ne devient-il pas le Seigneur du ciel et de la terre ?

THOMAS.

– Alors selon vous, frères, ce texte est une prophétie, qui doit être prise comme une révélation de Dieu que Jésus est le Christ ?

PIERRE.

– Certainement ! La correspondance entre l'image du serviteur et celle de Jésus nous en donne l'évidence, au point que le référent du texte n'est

que Jésus.

JEAN.

– Le Serviteur de l'Éternel, étant une image métaphorique, se place entre le peuple juif et Jésus, au sens que le premier supporte des souffrances expiatoires que Jésus accomplit en étendant leur efficacité rédemptrice à tous les hommes. Tu as raison de dire, Pierre, que Jésus est le référent du texte du Serviteur, qui en est la prophétie.

THOMAS (*S'adressant à Nicodème et Eugène*).

– Dites-moi, frères, vous qui êtes docteurs des Écritures, quand précisément ce message a-t-il été prononcé par le prophète ?

NICODÈME.

– Comme Eugène l'a dit tout à l'heure, ces paroles prophétiques remontent au temps où le peuple était encore esclave à Babylone, peu de temps avant la chute de la ville.

THOMAS.

– C'est-à-dire ?

EUGÈNE.

– Un peu avant 586, année où les Juifs recouvrirent la liberté, par un édit de Cyrus, roi des Perses, qui avait conquis et assujéti Babylone.

THOMAS.

– Un demi-millénaire avant nous ! Supposons, Eugène, que nous nous trouvions à cette date-là, toi comme prophète de ce message, et moi com-

me auditeur. Or, si vraiment ton message ne vise que Jésus, quel intérêt puis-je avoir à le recevoir, quand je dois attendre six siècles que Jésus vienne au monde, et qu'il y vive et qu'il y meure ? Et si tu me disais que je vivrai jusque-là, je déciderais naturellement d'attendre, et je me trouverais... voilà, aujourd'hui ! Six siècles ont passé depuis l'annonce prophétique, et je dois être vieux comme Mathusalem ! Tant pis ! Je peux quand même obtenir la libération des péchés. Je vais donc chez Jésus, mais il n'est pas chez lui... On me dit qu'il est mort et qu'il gît dans son sépulcre. Je vais au tombeau, et je le trouve vide. Je tourne en rond et il m'apparaît enfin. Tout content, je cours (*Il jette un regard furtif sur Maria*) pour me serrer contre lui, mais il s'envole au ciel. Il ne me reste qu'à attendre la mort qui viendra, je l'espère, le plus tôt possible, pour aller moi aussi au ciel, afin d'être libéré de l'esclavage du péché...

JACQUES.

– Tu nous agaces, Thomas, avec tes blagues, qui n'amuse plus personne, mais troublent tout le monde !

EUGÈNE.

– Je reconnais que ces blagues peuvent agacer, Jacques, mais elles ne sont pas méchantes ; au contraire, elles ont des effets salutaires.

JACQUES.

– Salutaires ? Mais pour qui, quand elles entravent la foi ?

EUGÈNE.

– Je n'en suis pas convaincu. Elles visent, par contre, à dénoncer dans le discours du croyant des erreurs latentes, des oublis, des jeux de sens ou des bévues qui, à son insu, le détournent de la vérité.

JACQUES.

– Quelles déviations ai-je commises dans mon discours ?

THOMAS.

– Ayant reconnu dans le Serviteur l'image exemplaire du Christ, tu l'as personnifié en Jésus, en sorte que tu as pu conclure que Jésus est le Christ annoncé par les Écritures. En d'autres termes, comme disait Pierre, Jésus est le référent du texte. Or ton argumentation est fallacieuse, parce que tu as négligé d'analyser le récit et de connaître la nature du texte, s'il s'agit d'une allégorie, ou d'un récit qui se réfère à une personne ou un complexe des faits accomplis... Ne le sachant pas, tu ne peux même pas tenter de faire un parallèle entre lui et Jésus. La similitude entre eux n'étant que formelle et aléatoire, il s'ensuit que l'identification que tu fais entre Jésus et le Serviteur est gratuite. Tu ne parviens pas à connaître que Jésus est le Christ des Écritures, mais à le faire Christ sur le modèle du Serviteur du texte, celui qui apparaît à l'imagination en lisant.

NICODÈME.

– Rechercher, par la voie des Écritures, si Jésus est le Christ, n'est pas une tâche facile, car il ne s'agit pas

de se laisser envoûter par l'impact du texte dans notre existence, mais de le soumettre à une analyse critique. Aussi, si l'on veut savoir si vraiment Jésus réalise dans sa personne le Christ des Écritures, il faut aller au-delà des analogies éventuelles offertes par les textes, et ne pas céder à l'impact que leurs images peuvent avoir dans notre imagination. Bref, il convient d'échapper aux multiples jeux de l'imagination pour s'approcher des textes par leur analyse critique, à tous leurs niveaux.

THOMAS.

– Si c'est ainsi, nous avons une vraie chance de vous avoir ici. Quant à moi, je me réjouis d'être considéré par vous non comme un blagueur ou un incroyant, mais comme un homme qui met avec humour son doute au service du savoir et de la foi elle-même, parce qu'il recherche le fondement de la crédibilité de son objet. Vous croyez par évidence, moi par le doute, vous poussant ainsi à rechercher les motivations de votre foi. C'est la méthode que nous suggérait tout à l'heure Eugène.

NICODÈME.

– Socrate a enseigné aux Grecs qu'ils ne pouvaient se proposer de parvenir à la solution d'un problème, s'ils n'avaient pas la conscience de ne pas savoir. Le doute est la condition nécessaire pour toute recherche. Toi, Thomas, tu nous appelles à douter avant de croire, car si nous croyons sans douter, nous pouvons tom-

ber, par le jeu de l'imagination, dans des illusions et des absurdités. Je me réjouis de trouver un Socrate au milieu des croyants !

EUGÈNE.

– En bref, avant d'affirmer que Jésus est le Christ des Écritures, il faut connaître, par raison, qui est le Christ des Écritures et qui est Jésus. Je vous exhorte, frères, si nous voulons atteindre notre but, à mettre pour l'heure entre parenthèses Jésus, afin de porter toute notre attention au texte du Serviteur. Mettons en relief la figure de ce personnage. Il est sans beauté ni éclat, homme de souffrance, haï et condamné, et dont la mort est l'expiation de péchés qu'il n'a pas commis. Dieu le rétablit après sa mort dans sa vigueur, lui faisant partager le butin de la gloire avec les puissants du monde.

NICODÈME.

– On peut penser à une allégorie. L'image d'un homme qui possède des caractéristiques au point de pouvoir être reconnu, mais sans connotations individuelles d'âge ou de physionomie, et qu'on peut retrouver aussi bien dans le passé que dans le futur, bref une individualité d'homme aussi idéale que réelle, ou possible dans la réalité.

PIERRE.

– Cela donne raison à notre choix, car nous avons trouvé ces caractéristiques accomplies en Jésus d'une façon claire.

THOMAS.

– Mais comme je vous l’ai dit en plaisantant, le texte ne vous propose pas de parcourir un demi-millénaire pour le trouver. Au contraire, il parle d’un personnage qui a réellement souffert, et que les lecteurs auxquels il s’adresse ont fait souffrir.

EUGÈNE.

– Exact ! Mais on ne peut pas non plus conclure pour autant qu’il est une personne réelle, car il se réfère plutôt à un collectif, au peuple, qu’à un homme. Sa mort, par exemple, n’est pas celle d’un homme, ni sa résurrection celle d’un individu.

NICODÈME.

– Par l’expression de « partage du butin », on peut facilement reconnaître l’élévation du peuple élu à l’état de royaume souverain, sans aucun doute par la royauté davidique.

THOMAS.

– Si c’est un collectif – les peuples, la royauté davidique – il ne sera pas difficile d’arriver à en comprendre le sens, si l’on recourt au temps de la composition des chants du Serviteur.

NICODÈME.

– Encore exact ! Et puisque nous connaissons le temps de la prophétie, nous pouvons nous rapporter au retour du peuple dans sa terre après l’exil de Babylone, à la suite de l’édit de Cyrus, lui aussi un Christ.

On attendait la renaissance de la royauté davidique, annoncée d’une façon explicite par d’autres prophètes.

On retrouve en effet dans ce cantique la sortie du peuple de l’exil, jusqu’à son apogée annoncée prophétiquement à partir de « Homme de douleur » : les souffrances et les ravages de l’occupation, la destruction des villes, sa mort comme nation et comme peuple !

L’allusion au double tombeau, celui des riches et celui de impies, nous renvoie à la richesse et au pouvoir sans pitié de l’empire babylonien. On parvient enfin à sa résurrection, qui marque son existence comme nation puissante, parmi les grandes nations du monde, selon l’accomplissement des promesses faites par Dieu à Abraham au sujet de sa génération.

THOMAS.

– Parvenu à ce point, je me demande comment il est possible qu’on puisse maintenant établir un parallèle entre Jésus et le Serviteur de la prophétie, quand Jésus est un homme, l’autre un peuple, Israël ? Et si, malgré tout, on fait ce parallèle, il nous mène à quoi ? À dire que Jésus est le Christ, parce qu’il est sans éclat comme Israël, et a subi comme lui une mort violente et enfin, après sa mort, obtiendra par Dieu comme lui un pouvoir égal à celui des puissants du monde ? Tout cela n’a pas de sens !

(À ces paroles, Nicodème apparaît perplexe).

EUGÈNE.

– Le parallèle demeure possible, si on ne met pas directement en con-

frontation Jésus et le peuple, mais Jésus et le Serviteur, qui est la métaphore du peuple. Mais pour que ce parallèle ait un sens, on doit supposer que Jésus est à son tour, dans ses paroles et ses actes, une parabole vivante du peuple. Dans le parallèle on aura donc Jésus est le Serviteur, et Jésus (dans ses paroles et dans ses actes) est le peuple. En principe, il ne serait pas possible de faire un parallèle entre Jésus et le Serviteur, parce que celui-ci est un collectif – le peuple juif – qui n'est une personne que par métaphore, tandis que Jésus est une personne réelle.

Mais si un collectif, le peuple, peut être exprimé par la métaphore d'une personne, on peut se demander si une personne réelle, telle que Jésus, peut être exprimée par la métaphore d'un collectif. Or cela n'est possible que si la personne – Jésus – n'a vécu qu'en fonction du peuple et s'est donnée à lui jusqu'à la mort. On peut bien dire dans ce cas que Jésus, ayant vécu pour le peuple, l'a incarné dans son existence en devenant, par métaphore, ce peuple. Le parallèle entre Jésus et le serviteur mènerait donc à affirmer que le message du Serviteur de l'Éternel, le Christ, s'accomplit en Jésus.

NICODÈME.

– Il resterait à confirmer que Jésus a vécu totalement uni au peuple juif,

jusqu'à assumer sur sa personne les peines que celui-ci aurait dû supporter par la retombée sur lui des péchés de ses enfants. Il se serait offert comme un holocauste pour le salut de ses frères, au bénéfice de son père.

THOMAS.

– Il est possible de penser autrement. Si l'on trouvait que Jésus a souffert, non par solidarité avec son peuple, mais par les outrages que celui-ci lui a fait subir en réponse à ses contestations contre les abus de son pouvoir, nous serions contraints de formuler un autre jugement sur les souffrances de Jésus... Nous dirions qu'elles sont les signes d'une lutte menée jusqu'à la mort contre un peuple qui a mis la Loi au service de son pouvoir plutôt qu'un sacrifice expiatoire. Même si Jésus a pardonné à ceux qui l'ont outragé, il demeure que ses souffrances exigent la mort de ce pouvoir qui a mis la justice à son service. Il s'agira d'un renversement de valeur dans la souffrance de Jésus : elle ne s'inscrit pas dans le cadre d'un sacrifice expiatoire, mais dans une lutte contre un peuple qui s'est mis au service de la parole de Dieu en vue de son pouvoir et de son exaltation comme peuple élu au-dessus des autres peuples.

SCÈNE SIX

(Joseph, Salomé et les mêmes)

JOSEPH et SALOMÉ (*En agitant les mains*).

– Voilà, nous sommes là !

(*Salomé prend place à côté de Thomas*).

NICODÈME.

– Déjà de retour ?

JOSEPH.

– Le Procureur nous a fait dire par son secrétaire qu’il ne serait pas possible de poursuivre la recherche jusqu’à la découverte des voleurs, sans susciter des émeutes. Il convient donc de la clore, mais après avoir prouvé la réalité du vol. Les raisons de la paix priment sur les procès, pourvu que les exigences de la justice soient reconnues et que la partie

lésée renonce à la poursuite. Nous avons donné notre accord.

NICODÈME.

– Je vous exhorte à confirmer cet accord, plutôt que de voir en cet arrêt la reconnaissance juridique et officielle que le vol n’a pas eu lieu, et d’affirmer avec certitude que Jésus est ressuscité. Cela serait pour nous le retour au chaos et la chute dans les mêmes erreurs et illusions ! En le confirmant, nous reconnaissons donc que la disparition du corps de Jésus était l’effet d’un vol, et que la résurrection ne doit pas être recherchée à partir du tombeau vide, mais d’un regard précis et objectif sur les paroles, les actes et les propos de Jésus susceptibles de nous faire connaître s’il a ou non accompli sur sa personne le Christ des Écritures.

RIDEAU